
Mélanie Roustan, *L'animal captif et la nature sauvage. Une ethnographie du Parc zoologique de Paris*

Thierry Bonnot



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/artefact/20748>

DOI : 10.4000/16gqm

ISSN : 2606-9245

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 25 juin 2026

Pagination : 399-403

ISBN : 979-10-344-0506-0

ISSN : 2273-0753

Référence électronique

Thierry Bonnot, « Mélanie Roustan, *L'animal captif et la nature sauvage. Une ethnographie du Parc zoologique de Paris* », *Artefact* [En ligne], 24 | 2026, mis en ligne le 25 juin 2026, consulté le 30 juin 2026. URL : <http://journals.openedition.org/artefact/20748> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/16gqm>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Mélanie Roustan, *L'animal captif
et la nature sauvage.
Une ethnographie du Parc
zoologique de Paris*

Dijon, Les Presses du réel (Œuvres et sociétés), 2025,
360 p.

Le livre de Mélanie Roustan, manuscrit inédit de son dossier d'habilitation à diriger des recherches, est le fruit d'une enquête ethnographique menée au Parc zoologique de Paris après sa réouverture en 2014. L'autrice retrace d'abord la genèse et l'histoire de ce parc, longtemps connu sous le nom de zoo de Vincennes avant sa rénovation. Elle constate ensuite la prééminence de la nature recrée comme décor, désignée sous le vocable de « paysages », puis développe une analyse approfondie du rapport à l'animal vivant, que le public doit pouvoir voir bouger, tout en évitant la mise en scène de comportements violents ou d'une sexualité jugée trop crue, et dont il convient d'invisibiliser la mort. L'autrice s'intéresse également aux logiques patrimoniales et muséales des parcs zoologiques contemporains, fondées sur une forme de hiérarchie des vies, puisque c'est la liste de l'Union internationale pour la conservation de la nature (IUCN) qui permet d'évaluer l'importance relative des espèces, certaines étant jugées plus précieuses que d'autres du fait de la rareté de leurs caractères génétiques. L'objectif affiché de l'enquête est « d'aborder le zoo comme une institution culturelle de la nature, dématérialisée dans des structures, des systèmes et des techniques qui produisent des corps en action, animaux et humains, des perceptions et des conceptions du monde vivant, et organisent des modes de relation » (p. 17). Mélanie

Roustan tient ainsi son pari initial d'envisager le zoo à la fois comme une représentation de la nature, une entreprise patrimoniale et une institution d'administration du vivant.

L'originalité et la force de l'ouvrage résident dans son ambition de considérer conjointement le travail quotidien des équipes du parc zoologique, la réception par les visiteurs, l'analyse des discours promotionnels et des actions médiatiques, le tout étayé par un travail comparatif mené dans d'autres zoos du monde, notamment à Buenos Aires, Wellington et Amsterdam, qui participent d'un phénomène mondial attirant près de 700 millions de visiteurs chaque année dans ce type de parc¹. Cette approche plurielle constitue une richesse indéniable pour les développements analytiques, exposés dans une langue claire et précise, agrémentée d'extraits de journal de terrain particulièrement éclairants. De nombreuses illustrations apportent à la fois un soutien utile à l'argumentation et, souvent, une touche d'humour bienvenue. Autre atout non négligeable : la position d'*insider* de Mélanie Roustan, à qui son poste d'enseignante-chercheuse au Muséum national d'histoire naturelle, tutelle du Parc zoologique de Paris, a permis d'accéder à des sources internes *via* la messagerie institutionnelle, des réunions ponctuelles, des *newsletters* ou encore des communiqués syndicaux.

Depuis 2014 et la réouverture du parc après rénovations, sa genèse est largement passée sous silence. Le fait qu'il ait été créé à l'occasion de l'Exposition coloniale de 1931, comme l'un des emblèmes de la présence française en Afrique et en Asie, d'où provenaient les animaux – et quelques humains – exposés, ne correspond plus à l'image que souhaite donner au public le nouveau Parc zoologique. Il convient dès lors « d'éviter de commencer l'histoire du zoo en 1931 et d'ancrer sa mémoire en un lieu où, il y a moins d'un siècle, des millions de badauds sont venus s'étourdir du spectacle chamarré des objets, des sujets et des bêtes ramenés de l'empire » (p. 53). Le refus de s'historiciser en tant qu'institution, au profit d'un récit environnemental universel inscrit dans la temporalité de la biosphère, est manifeste et l'analyse critique de Mélanie Roustan s'impose progressivement au fil des chapitres.

Si le grand rocher aux singes demeure un repère emblématique, encore mobilisé dans la signalétique extérieure, le parc est désormais structuré en biozones, définies par types ou archétypes paysagers. À travers ces paysages

1. Nombre de visiteurs en 2015, donné par l'autrice.

reconstitués, l'ancrage implicite dans l'imagerie et l'imaginaire coloniaux révèle la mainmise de la scénographie sur l'ensemble du projet, ainsi que la valorisation d'une nature primordiale largement fantasmée. Il s'agit là d'un double héritage colonial dans les rapports à la nature : domination des animaux par les humains et domination des peuples colonisés par les Occidentaux. Comme l'écrit l'autrice, « le spectacle pacifié d'une nature brutalisée, offert par l'institution, est celui d'une domestication de la violence de l'histoire : appropriations du vivant, atteintes à l'environnement et, en sourdine, dominations coloniales » (p. 342). La logique et le principe du zoo au ^{xxi}^e siècle ne consistent plus tant à affirmer la puissance d'une nation par sa capacité à rapporter des terres conquises des animaux sauvages inconnus des populations métropolitaines qu'à conserver et préserver durablement des espèces menacées, en assurant leur protection dans des espaces sécurisés et leur reproduction, désormais encadrée par les technologies génétiques les plus avancées. S'instaure ainsi une nouvelle éthique du vivant, qui met la mort à distance de diverses manières, dans le cadre d'une certaine vision de la « nature sauvage » et de paysages presque aussi cruciaux pour le parc que les animaux eux-mêmes. Un véritable esprit de collection prévaut désormais, dans une optique de sauvegarde, voire de sauvetage des espèces. Les deux derniers chapitres s'intéressent aux techniques de dénombrement et de sériation qu'il convient de maîtriser pour assurer la bonne gestion d'un parc zoologique, puis à la question, à la fois éthique et technique, de la captivité comme moyen de préserver le sauvage. Le parc zoologique apparaît ainsi comme un lieu patrimonial, un site pédagogique et un espace de divertissement. Les questions soulevées tout au long de l'ouvrage relèvent de l'éthique, de la philosophie, de l'anthropologie et des sciences des techniques, une pluridisciplinarité somme toute logique pour une institution fondée sur un dispositif de contrôle total du vivant, mettant en jeu les rapports homme/animal, civilisation/sauvage, ainsi que l'encadrement matériel des existences. Le zoo ouvre alors une réflexion profonde « sur l'humanité et sur le sens de notre commerce avec le monde vivant » (p. 70), tout en nourrissant un questionnement existentiel pour l'anthropologie, au carrefour de l'anthropomorphisme, de l'ethnocentrisme et de l'anthropocentrisme.

Les structures techniques du parc zoologique relèvent à la fois des pratiques de contrôle des bêtes et des humains² et de leur cadre matériel.

2. « Aux déambulations prescrites des visiteurs et visiteuses, font face les mouvements empêchés des animaux. L'action de tous les corps est sous contrôle » (p. 107).

La gestion des vies passe par le nourrissage, la maîtrise de la reproduction et, le cas échéant, l'euthanasie. L'enfermement est, en quelque sorte, édulcoré par le remplacement des barreaux par des parois de verre, qui assurent simultanément la mise à distance, la protection des animaux et du public, ainsi qu'une proximité visuelle fondée sur la transparence. Le dispositif central demeure la « baie de vision », offrant au public un regard aussi large que possible sur l'espace dans lequel évoluent les animaux. « L'espace du zoo est comme une poupée russe où les clôtures s'incluent les unes les autres, dans un jeu d'ouverture et de fermeture » (p. 89). La vitre est à la fois clôture et écran, transparence et proximité. Pourtant, de fait, « la rencontre est impossible » entre l'homme et l'animal. Paradoxe et gageure que de montrer la vie sans la mort : le public ne supporterait ni de voir des animaux souffrants, ni d'assister à leur mort, même naturelle, tout comme il est désormais impensable de nourrir des prédateurs avec des proies vivantes. L'animal, pour respecté qu'il soit, n'en demeure pas moins porteur d'une valeur chiffrable, non sur le plan financier, mais selon un calcul scientifique fondé sur les bases de données génétiques mondiales mutualisées par les zoos. Il devient ainsi possible d'identifier précisément les traits génétiques les plus rares dans les « collections » zoologiques à l'échelle mondiale et donc de privilégier la préservation et la reproduction des individus jugés les plus menacés, parfois au détriment des espèces plus communes. Ce nouveau discours s'inscrit dans un paradigme renouvelé : « dans le zoo contemporain, l'idéologie patrimoniale ajoute à la rhétorique de la nation le prisme global et planétaire de la conservation de la nature, sur fond d'anthropocène » (p. 109). Le zoo apparaît comme une véritable « entreprise de muséalisation du vivant », les collections animales étant désormais numérisées à travers leur caractérisation génétique. Ainsi, certains babouins peuvent-ils être considérés comme « en surplus », pour ne pas dire superflus. Il convient cependant d'éviter à tout prix d'avoir à éliminer physiquement ces éventuels trop-pleins.

L'objectif pédagogique du parc repose avant tout sur la vision de l'animal vivant, destiné à être consommé comme image en mouvement. D'où l'insatisfaction des visiteurs face à l'immobilité ou à l'invisibilité de certains animaux, perçue comme les signes d'un inconfort ou d'une détresse supposés. L'empathie du public laisse parfois transparaître un certain malaise : nul n'est véritablement dupe du bien-être affiché des animaux, même si tout est mis en œuvre pour gommer l'idée de captivité. Les animaux

vivants sont là ; ils constituent des supports de savoirs scientifiques, diffusés de manière succincte, tout en demeurant, de façon performative, des êtres de chair et d'os évoluant dans leurs enclos. Le zoo joue ainsi simultanément sur la corde sensible et sur un registre plus intellectuel, voire savant. Cette combinaison vise à favoriser la prise de conscience du public face à la situation précaire, voire dramatique, de certaines espèces et plus largement aux enjeux environnementaux contemporains. Enfermer des animaux au ^{xxi}^e siècle ne signifie plus se protéger de bêtes sauvages et dangereuses, mais les protéger des dangers du monde moderne, voire du risque d'extinction. Comme l'écrit Mélanie Roustan, « leur réunion au zoo est une mise en sûreté et leur surveillance est un soin. Dans une inversion propre à l'ère contemporaine, de menaçants, les animaux sauvages sont devenus menacés » (p. 325). Les animaux du zoo sont ainsi à la fois sacralisés, parce que protégés, et sacrifiés, parce que privés de liberté.

À l'instar de nombreux musées, le Parc zoologique de Paris mise sur des animations proposées au public, telles que le « Noël chez les babouins » ou les séances de nourrissage commenté. L'équipe du zoo assume pleinement ces mises en scène et l'usage des codes du théâtre et du spectacle. Dans le même esprit, le destin d'individus nommés, personnifiés et singularisés est mis en avant, au risque de l'anthropomorphisme. C'est le cas du lion Kibo, né en 2015, amputé de la queue et souffrant de troubles locomoteurs, qu'une affiche explicative présente au public, ou encore de Néro, lion euthanasié – et non « abattu » – à l'âge de dix-sept ans, à la suite de l'aggravation de son insuffisance rénale. Paradoxalement, le nourrissage commenté apparaît aux yeux des visiteurs comme le moment où le caractère supposément naturel des animaux se révèle. Le soin devient alors une forme d'emprise transformée en spectacle. Mélanie Roustan s'amuse d'ailleurs d'une curieuse inversion du schéma de domination : le personnel humain du zoo travaille « comme une bête », s'échine à nettoyer les enclos et à distribuer la nourriture, tandis que les animaux paressent ou baguenaudent dans leurs espaces. Derrière les baies vitrées, qui est véritablement le maître ?

Thierry Bonnot

CNRS, Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (Iris)